

# Le geste

Autor(en): **Magnaud, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **21 (1953)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570379>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Le Geste

Les sentinelles refoulèrent les prisonniers dans la cour. Seul demeura devant le robinet un grand gars dévêtu qui promenait l'un après l'autre ses bras sous le filet d'eau. Les privations et le manque d'hygiène n'avaient pas atteint son corps puissant et doré, ni l'éclat de sa chevelure claire et drue.

— François... chuchota derrière lui une voix amie.

L'homme cessa de caresser ses bras pour signifier qu'il avait entendu.

— François... reprit faiblement la voix. Le gamin y passe demain à l'aube...

«Et alors? répliqua l'homme de ses yeux durs.

— Tu pourrais peut être avoir un geste...

— Je t'emm..., répondit François.

Il voulut continuer sa toilette, mais dans sa tête trop de mots irritants ou douloureux se pressaient. Quelle vache ce copain! Toujours à monter des coups impossibles! Coucher avec un gars, il appelait ça un geste! Et pour arriver à ses fins, il se servait de mots émouvants; il avait dit: «le gamin» et ajouté qu'ils devaient le bouziller à l'aube...

— Vas-y toi même! gueula François à travers la cour.

Le copain y serait bien allé si le gosse avait voulu. Mais le gosse, le Boris comme il s'appelait, n'en avait que pour le grand ouvrier blond arraché à son usine de Lille.

Le jour de son arrivée au camp François était tombé sur une sentinelle en train de rouer de coups un jeune garçon pelotonné contre les planches de la baraque. Il s'était mis entre le gosse et la brute et la brute s'en était allée en marmonnant. François avait relevé le gosse. Il était grand, blond et russe et d'une beauté espiègle que François rencontrait pour la première fois. Il lui avait fourré du chocolat dans la bouche et l'avait poussé dedans d'une bourrade. Depuis le gosse ne vivait que pour lui; il avait appris assez de français pour tenir une conversation courante. Il couchait tout au bout de la baraque, abrité par une vieille couverture qu'il accrochait la nuit comme un rideau.

François avait compris tout de suite. Il n'avait pas d'idée préconçue sur la question. Mais son goût l'éloignait des corps semblables au sien, même s'ils étaient jeunes et moins rudes. Il n'avait laissé à Boris aucun espoir, mais, une nuit qu'un type s'était glissé contre le gosse, François avait quitté sa paille et empoigné l'homme par le cou. Visage contre visage il lui avait dit: «Débrouille-toi autrement! Tu piges?».

Boris traversa la cour. Il ne savait pas qu'il mourrait demain. Mais il savait que les troupes de son pays volaient de victoire en victoire et qu'on se vengerait sur lui tôt ou tard. Il était en short, un short sale et déchiré d'où éclataient des jambes splendides. Dans sa chemisette trouée, son torse respirait paisiblement. Tout ce qui lui restait de russe était une casquette plate qu'il portait rejetée sur la nuque. «C'est un beau gars!» pensa François en s'esquivant. Il se sentit soudain gai et farceur et joua à marcher sur les mains comme autrefois dans son jardin de Lille. A ses copains étonnés, il dit avoir reçu des nouvelles. C'était pas vrai, mais il n'avait pu trouver autre chose.

L'interprète annonça qu'ils seraient tous transportés demain sur un

chantier. Tous sauf Boris. Quand François rentrerait au camp le même soir le gosse aurait un mètre de terre sur le ventre. Un avorton l'aurait entraîné derrière l'abri sous prétexte de ramasser des douilles et là, d'une balle dans l'oreille, il aurait abattu le petit Russe, tranché le cours de cette vie calme et confiante . . . François allait commencer par relever le nom de tous ces salauds!

Tous les potes étaient couchés en prévision des fatigues du lendemain. Par l'imposte d'une fenêtre, un peu de lune entrait. Pour des raisons de sécurité, le veilleur n'allumait plus sa lampe. François quitta le tricot blanc qui lui servait de chemise. Il resta ainsi torse nu, bien serré dans son pantalon. Il aimait faire craquer son lit sous la pression des muscles de son dos. Ses pieds nus et propres appuyaient très fort sur les planches du fond. Il tourna et retourna son grand corps habité ce soir de soucis obscurs et étranges. D'un bond souple il fut soudain sur ses pieds. Lentement il avança entre les lits, évitant les grolles et les planches pourries. Sa grande ombre se promena au niveau du dernier étage des couchettes. Il parvint sans bruit au bout de la pièce et sans hésiter il souleva le rideau qui abritait Boris.

La pitié entre toujours dans l'amour. Après le désir. François était assis sur le bord de la couche du petit Russe. Il regardait le rideau crasseux qui pendait devant lui et sur lequel il voyait sans cesse se projeter des scènes de brutalité et d'exécution. Puis son regard se rassurait du corps bien présent du jeune homme, du souffle que laissaient passer ses lèvres rouges, des mains qui chassaient inconsciemment les mouches.

Le jeune soldat s'éveilla et François se retourna vers le rideau d'un air bourru. Aussitôt le gamin ferma les yeux. Alors François s'étendit à côté de lui, les mains sous la tête. L'adolescent se poussa tout contre le mur par déférence.

— T'as peur que je te mange? dit durement le Français.

Et comme Boris ne répondait pas, il lança sa main au hasard et ramena de force contre lui le jeune Russe. Alors de tous les points de son corps, à ce contact, il sentit sourdre une agitation immense. Il se tourna vers Boris comme pour lui faire grief de ce pouvoir ensorceleur qu'il paraissait détenir. Quand il le vit, l'air à la fois boudeur et ravi sur fond triste, quand il devina sous l'infâme couverture la gloire du jeune corps, il devint exactement celui qu'il était avec les filles: silencieux et lent, exigeant et gouailleur. A présent il ne se demandait plus s'il lui serait possible d'aimer un gars.

Il rejeta la couverture. Une exigence monumentale le soulevait de toutes parts. Il prit solidement Boris aux épaules et pesa contre lui de tout son poids. Il pensait: «C'est drôlement bath!» quand les lèvres du gamin trouvèrent enfin son oreille. François entendit soudain horrifié:

— Demain ils me tuent.

— Non, dit-il fermement.

Il serra plus fort contre lui le corps du beau soldat et ensemble ils s'éloignèrent de la mort.

*Jean Magnaud.*